Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1958)
Heft: 9

Artikel: Extraits des Lettres d'Auberjonois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-626739

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

(s. d.)

Cher ami

Vous restituez plus rapidement que moi les livres que l'on vous prête! Merci pour l'Anglais dont pour ma part je ne goûte guère la fantaisie[1] – non «quia absurdum» mais parce que c'est de cette humour anglaise dont Swift et Sterne abusaient. Je suis plutôt séduit par cette profession de foi catholique opposée dans son extrême à l'anarchie souvent sympathique de l'autre extrême. C'est notre juste milieu protestant qui m'irrite. Et voilà! Avez-vous lu dans les Nouvelles littéraires le bel éloge que fait Claudel de Ramuz. Celà m'a fait plaisir.

Ce printemps qui a tant de peine à crever sa gangue est plus beau que l'habituelle explosion de pommiers en fleurs et de lac moiré. J'ai voulu en profiter pour me rafraîchir les yeux et le cœur, et j'ai fait dehors quelques études. Je n'y trouve pas grand bénéfice dans les pochades que je rapporte mais dans ce que je peins après dans mon atelier. La courbe d'une colline est si près de l'épaule d'une femme! J'ai été trois fois à Renens qui ne mérite pas sa réputation de laideur; du reste j'ai appris à tirer parti de choses qui ne me semblaient autrefois pas assez *belles* et je ne me sens plus tenté par le ciel plus bleu des Baléares.

Je croyais devoir fonctionner dans le jury de la Nationale à Zurich – j'étais porté sur la liste – et je n'ai pas passé. Quelle leçon!

(s. d.)

...Je vais lundi à Genève chercher mes dessins. J'ai fini par vendre un croquis – un point c'est tout – et quelle critique du sieur X. C'est vraiment l'homme dans le rang – bien aligné sur son voisin, les pieds en équerre.

(s. d.)

...Comme vous j'appréhende la perspective de ce long hiver – sa solitude et la journalière confrontation avec moi-même une fois l'excitation du travail tombée. Pourquoi me plaindrais-je si ce n'est de moi-même qui ne sais pas trouver de repos! Car (...) moi-même j'ai assez de santé pour la consacrer entièrement à un travail que j'aime. Mais quand la nuit tombe et que devant moi s'offre une longue soirée solitaire, j'ai *souvent peur* et pour échapper à moi-même je cherche une distraction qui me devient vite intolérable. Neuf fois sur dix j'entre au cinéma – et je fuis en laissant ma place à une frappe des galeries. Je lis, mais seulement avec plaisir pendant la nuit. Le dernier livre de Bernanos m'a *amusé*, non pas que ce style rutilant et polémiste à la Daudet ne me prenne, mais l'évocation de la figure de Drumont a fait sortir 20 ans d'histoire parisienne à laquelle j'ai assisté – sans la connaître: l'Affaire Dreyfus, le Boulangisme, le Panama!

(s. d.)

...Pour moi je ne fais que travailler – je veux dire par là que sitôt ma palette posée je suis pris d'une inquiétude jamais ressentie devant ma toile. Je ne mange même plus avec le plaisir d'autrefois – je me nourris. (...) Et je me couche vers 8 heures avec assez de livres sous la main pour parer aux heures d'insomnie. J'ai relu avec profit une dizaine de pièces de Shakespeare – nouvelles découvertes qui me ravissent: ce prologue de la «*Mégère apprivoisée*», la *Tempête* – les sonnets – et ces deux admirables figures confrontées dans «Othello» celle du Maure et celle de Iago.

(s. d.)

...J'ai lu cette «enquête»[2] dans le journal – la moyenne n'est pas mauvaise, intelligente même. Je suis pourtant surpris de voir que la majorité de ces peintres romands accordent un plus large crédit à l'œuvre de début de Hodler – celle exécutée sous l'influence de Menn – qu'à celle plus significative et moins agréable de quelques grandes choses comme le Tell – rares il est vrai. Hodler poussé vers Corot par Menn est une erreur de ce maître intelligent et tyrannique. Les premiers paysages gris et jaunes n'ont plus de Corot que l'enveloppe. Et le tempérament de Hodler ne *pouvait* pas se plier à toute cette délectation très française – très poussinesque. Ce serait à développer, la place manque – nous en reparlerons.

J'ai conservé de mon échappée dans le Jorat, de votre charmant accueil un goût d'amitié – de campagne que je chercherai à renouveler. Rentré dans le petit train – c'était amusant de voir la pluie chasser des forêts les promeneurs qui s'y étaient enfoncés. Des fourmis, par centaines!

Bien amicalement à vous.

(s. d.)

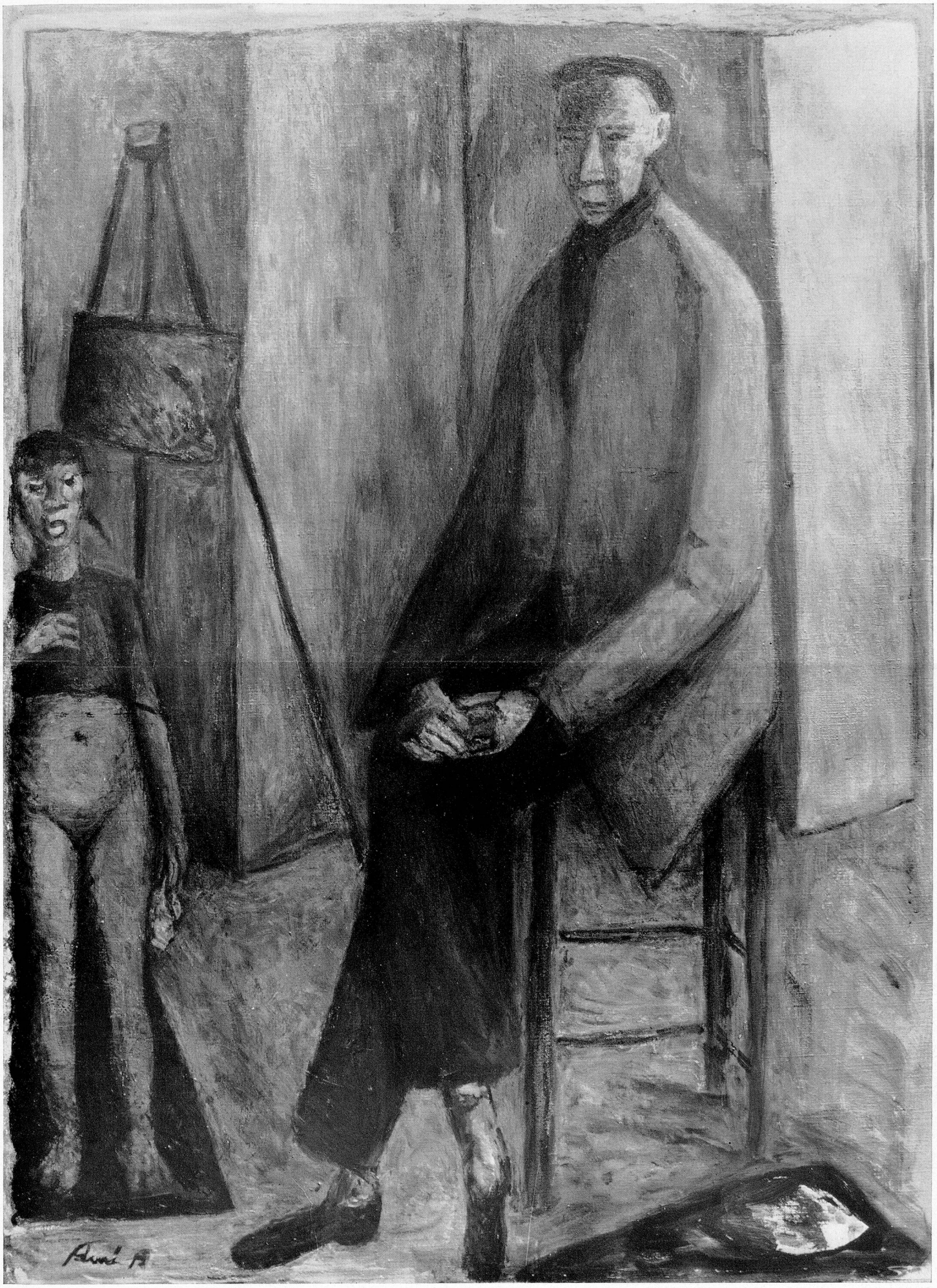
...Je rentre à Sion lundi matin pour un temps indéterminé – y tiendrai-je par la pluie? Je le souhaite car cette vie me convient, mais la petite chambre que j'ai louée pour 15 fr. par mois près des prisons est peu propice pour y peindre, à part la tranquillité qui règne dans le quartier. A heure fixe – entre midi trente et une heure – la promenade réglementaire des forçats m'attire à la petite fenêtre dominant la cour des prisons et je suis des yeux derrière le grillage baissé de mon volet le tourniquet d'une trantaine de détenus en pyjama rayé. Ils tournent en rond inlassablement sur une piste de dalles blanches avant de reprendre leur travail forcé en atelier. Quelques libéralités que je leur ai fournies par l'entremise du geôlier (cigarettes et tabac) m'ont fait de certains presque des amis et je me sens presque complice de leur sourire quand il m'arrive de les rencontrer sur mon chemin – complice d'une possible évasion à laquelle ils songent tous comme étant le but de leur vie enfermée.

Ce Valais! il faudra bien que pendant les quelques années qui me restent à vivre j'en tire quelque chose d'autre que les Saviézannes en costume chantées par les X, les Y et autres grands peintres immortalisés par leurs stupides scènes de genre. Toutes ces grandes architectures se prêtent à une réalisation paraissant toute simple de prime abord. Une maison blanche – une route qui fuit – un arbre vert sali de poussière, et le noir d'un mulet – le noir d'une jupe, le tout enveloppé de cette *lumière* d'éclipse si particulière au pays. J'ai beaucoup travaillé, pris un nombre incalculable de notes – presque toujours frottées de littérature. Jusqu'à aujourd'hui le bilan de mes réussites est parfaitement nul. Le soir venu (il tombe déjà vite, vers 6 heures!) il y a bien un trou un peu pesant – un vague sentiment de malaise devant ce temps si mal employé, mais j'ai la ressource de la pinte où deux servantes *parfaitement chastes* me servent du vin en me parlant de leur village.

---

[1] G. K. Chesterton: *Un nommé Jeudi*

[2] Sur Hodler – dans «Aujourd'hui.



(s. d.)

...Voici bientôt deux mois que je traîne cette névrite!... Une sinusite est venue s'y ajouter – puis des névralgies qui m'ont fermé un œil. Enfin cela s'apaise – mais je ne sais jamais ce que me réserve le lendemain. Je me suis occupé tant bien que mal les jours où je pouvais y mettre un peu de lucidité. J'ai peint une douzaine de verres – dans l'esprit de ces verres peints qui abondaient dans les cantons catholiques. La difficulté était de ne pas tomber dans un fâcheux archaïsme – d'essayer de rajeunir ce charmant métier qui devient facilement un bibelot. Cela m'a amusé et je compte bien y revenir quand les envois à divers salons (qui s'entassent inachevés par suite de cette longue interruption) me le permettront.

Hôtel du Quai Voltaire – Paris le 4 nov. 1929

...J'ai repris contact avec Paris – oh! bien timidement, et n'ai pu encore me résoudre à battre le maquis des marchands de tableaux. Je me contente de peindre au Louvre la moitié de la journée (de 10 à 3 heures) qui serait trop longue si je n'avais pas cette distraction. Je me lève à des heures de prostituée, me passe du repas de midi et j'arrive ainsi à la tombée de la nuit pour marcher aux lumières et me rabattre sur mon hôtel d'où je ne sors guère. Vous voyez que ma vie n'est pas folichonne! Mais ces grandes esquisses que je relève d'après le Poussin – très librement – me donnent beaucoup de plaisir. Et je compte une fois réinstallé dans mon atelier le refaire avec plus de liberté encore. J'ai déjà un fragment de *Moïse sauvé des Eaux*, un autre de *Rebecca à la Fontaine* – un 3ème d'*Apollon amoureux de Daphné* – et je finirai la série par l'*Enterrement de Phocion*. Après quoi je rentrerai sans doute à Lausanne.

Sion, 24 août 1927

...J'ai hâte de rentrer pour toutes sortes de raisons dont la meilleure serait de vous fournir de lectures qui doivent peut-être vous manquer. La pluie aussi qui depuis deux jours ne cesse de tomber me confine en chambre – et j'ai sous les yeux la grande place noyée d'eau – les cloches qui percent difficilement toute cette brume – un accord mineur bien fait pour déprimer. J'ai peint un Ange habillé de jaune qui prend toute la toile et projette son ombre sur la ville indiquée sommairement; à ses pieds deux petits personnages et un mulet. Cela doit personnifier l'ange gardien de Sion. Mes esquisses de paysages sont médiocres – toujours trop de détails. Je cherche la transposition des valeurs – sol blanc sur ciel noir et je n'aboutis qu'à du décor.

Comme intermède j'ai été enterrer la mère de X à N., village proche de Sion. Le cercueil était posé sur deux chaises, avec ses fleurs, ses cierges et ses couronnes de verroterie. Il y avait de beaux platanes devant la maison – une simple maison jaune, carrée, dont 5 fenêtres sur 10 étaient percées – les 5 autres peintes en trompe-l'œil si délicatement – encadrement lilas, bois des vitres tabac, et deux petits rideaux à franges d'un rose charmant. La cérémonie à l'Eglise bien morte, une odeur de cérémonie et de pets et 3 prêtres à figures de notaires qui désossaient le *Dies Irae* avec des voix de chapons. Je lis le Paroissien romain le soir dans mon lit – c'est plein de Prières superbes.

(s. d.)

...Vos idées sur la province et le bien que l'on en retire sont parfaitement justes. J'ai été très en dessous de moi-même tout cet automne – sans doute mon entourage en a-t-il souffert. Cette confrontation que je juge si utile parfois, je la cherche simplement dans la rencontre d'hommes de métier, quelque modestes qu'ils soient – un peintre en bâtiment avec une main sûre et adroite spécialisé dans la calligraphie au filet – des artisans et non pas les rhéteurs de la Rotonde, creux comme les coques de cacahuètes qu'ils grignotent aux terrasses de café. Cette dernière espèce peut m'amuser un instant mais finit par me donner de l'inquiétude avec leur tournure d'esprit destructive. Ch. Albert Cingria a échoué un soir de cette dernière semaine à mon atelier puis à ma table. (...) Le plus curieux chez ces hommes de soi-disant avant-garde c'est leur nihilisme en matière d'art contemporain! Personne ne trouve grâce devant leurs yeux. Et ces hommes qui réclamaient la destruction du Louvre ne savent qu'en exhumer des petits maîtres qu'ils y ont dénichés – des Hollandais – des primitifs de Souabe ou de Franconie. Ils se réfugient quand même dans le passé.

Non! la province peut être écrasante de par un certain quotidien qui reparaît pendant des mois, des années, et que suivant la disposition où on se trouve on ne sait pas rendre vivant ou frais. L'homme est tellement le propre artisan de sa douleur – de ses soucis même – il sait en tirer parti suivant les circonstances ou être écrasé sous leur poids.

Je me couche à 8 heures avec des manuels de géographie de Vidal-Lablache...

1er janvier 1935

Cher ami

Ma dernière lettre m'était restée sur l'estomac! A mon tour je vous supplie d'y penser tout autrement que vous ne l'avez lue car mon intention n'était pas critique, de quel droit exercerais-je l'ombre d'une critique sur un métier que je connais si mal! Et sans doute me suis-je mal exprimé pour prêter à cette confusion. En lisant votre poème, je me reportais à *votre prose* dont la forme m'est familière... L'extériorisation de ce lyrisme *en vers* me déroute – je ne le suis plus. C'est donc moi seul qui suis inapte à saisir cette forme d'expression, que ce soit chez vous, Mallarmé ou un autre. Jugez m'en indigne mais ne me posez pas en critique.

Sais-je moi-même ce que représente la forme de mon art – s'il est lyrique ou pas! Je sais seulement que je n'ai pas pu me réaliser comme je l'entendais – ce que j'ai cherché avec passion pendant 40 années de ma vie de peintre je ne l'ai pas obtenu. Mon effort désespéré de remonter aux sources a été un effort de volonté – une tension dont mon métier couché sur ce lit de Procuste a souffert sans pouvoir s'exprimer librement. Je n'ai jamais trouvé le moyen d'expression tel que je le voyais – car j'ai en horreur l'art pour l'art et je voulais simplement traduire en couleurs ce que je sentais. En Valais je l'ai sentie plus que jamais cet automne cette impuissance à réaliser mes sensations, et le déchet d'une campagne de deux mois d'un travail serré est là pour le prouver. On ne se diminue pas à cet effort – mais quand même, les forces ne sont plus les mêmes – on s'use – les chances d'une réussite approximative s'éloignent. Par moments je me sens très fatigué.

Vendredi 10 février 1939

...Que de retard apporté dans ma réponse à votre lettre cher ami! J'en serais confus si je ne vous savais pas apte à comprendre qu'on ne se met pas à une lettre d'ami comme à une lettre d'affaires. Comme je me porte bien je travaille du matin au soir, avec une détente que depuis longtemps je n'ai pas connue! Oeuvres irrégulières d'un

homme que la réalisation paralyse, parce que démuni du plus élémentaire des métiers. Il faut bien que je l'admette une fois pour toutes, et sans découragement, mais toujours inquiet, je prolonge la liste des essais, des avortements – des belles illusions. Heureusement que les jours grandissent sans que l'on puisse compter prendre sa palette avant 9 heures – et ce matin (il est 8 heures) j'attends que les bois de Sauvabelin sortent de leur brouillard – et cette attente m'invite à vous envoyer ces quelques mots avant que le modèle vienne prendre la pose en offrant à mon inquiétude son corps encore pétri des caresses nocturnes.

15 avril 1945

...Certains de ces morceaux je les ai relus inlassablement, avec cette manie que j'ai (un peu puérile) de barioler les marges du livres de remarques – de notes – voire de critiques. C'est ainsi qu'au bas de la page de *Différence* je retrouve quelques lignes faisant suite aux vôtres, où vous marquez le sentiment de votre solitude dans le monde de ces êtres que vous aimez. Impossibilité de toute communion, ai-je écrit. Mais dans ce milieu de paysans que vous aimez et admirez, ces rapports de surface que vous voudriez plus profonds, vous les ressentez plus douloureusement que dans notre milieu bourgeois où ils sont les mêmes pour moi sans que j'en épreuve de la tristesse. Cette tristesse je l'ai éprouvée chez mes proches (...) et cela chaque jour – surtout comme enfant, car plus tard je ne suis détaché sans peine. D'où ce grand sentiment parfois d'une telle solitude. On est solitaire dans la mesure où on est entouré. Chez certains comme X cette solitude était faite de pudeur, même d'un peu de lâcheté qu'il a payée – car tout se paie. Je n'ai ressenti pour ma part ni pudeur ni lâcheté, mais un constant sentiment de complexe d'infériorité qui tout le temps me faisait douter de moi-même. Pour retrouver le rapprochement désiré comme c'est votre cas, faut-il donc pour combler cette différence que nous fassions toujours le premier pas au risque de se mentir à soi-même? Ce que j'appelle le sens artisique est la soumission à une réalité intérieure (ce que je sens est bien *réel* disait Corot); mais comment voulez-vous que cette réalité intérieure soit comprise de ceux dont nous vivons séparés? D'où l'impossibilité de toute communion réelle. (...)

Si je dis qu'*il faut peindre vrai*, cette vérité n'en est pas une pour proche auprès de qui je vis. Cet intérêt du signe humain il faut savoir le conserver; il faut conserver *cette sorte de violence de la surface pure* (St-Simon). On n'est vraiment aidé ou sauvé que par son instinct. *L'éloge de l'instinct* au détriment de l'intelligence, combien il serait beau de l'écrire, si l'on pouvait écrire. Plus je vais pour ma pauvre petite part, plus je recherche l'amitié que me proposent les choses et moins je recherche celle que m'offrent les hommes. On voudrait se sentir pareils à certains hommes d'état anglais, sûrs de leur politique mais silencieux sur les faits. De ces hommes glacés qui ne bougeraient pas quand vous *leur lâcheriez un saucisson dans l'oreille* (toujours St-Simon).

Adieu cher ami – j'ai été long et confus pas dans ce que je sens – dans ce que j'exprime.

1954

Le fait est que pendant des semaines entières, les seuls mots que j'entends dans la journée, se trouvent d'être ceux de ma femme de ménage. Vous avouerez que c'est maigre.

1954

Vos réflections au sujet de la peinture de...sont tout à fait justes. J'aime beaucoup l'homme, il a du cœur, de la bienveillance, et il se réalise *avec delicatesse* dans ses possibilités. Ce dont chacun devrait se contenter. Mais ce n'est généralement pas le cas. Au contraire! Il y en a trop qui cherchent à péter plus haut que leur cul.

1955

Travailler à mon âge est la seule ressource devant le mystérieux portique qui se dessine sous le signe de la mort. Je sais que l'homme meurt à tout âge, mais si nous savons que nous mourrons, nous ne le croyons pas.

SUR AUBERJONOIS

Par Gustave Roud

Préface pour le catalogue de la rétrospective René Auberjonois

Il faut garder fraîche cette «réserve d'innocence» que l'âge et la vie terminent trop tôt.

(D'une lettre du peintre, 1922)

Si, sur le seuil même de cette grande exposition Auberjonois, nous proposons tout d'abord au lecteur de visiter l'atelier, aujourd'hui disparu, du peintre, c'est avec la certitude qu'une telle visite, rendue possible par le souvenir de tant d'autres, réelles celles-là, pourrait nous révéler un secret essentiel de l'art d'Auberjonois, nous aider aussi à rejoindre une œuvre qu'une longue décantation spirituelle a rendue profondément distante, au sens le plus haut, le plus élogieux du mot.

«Quelle puissante évocation (nous écrivait un jour Auberjonois à propos d'une image parue dans *Labyrinthe*) que cet atelier de Picasso – où les choses – les êtres (ce chien!) ont subi des déformations. Un mimétisme!» Son propre atelier nous réserve une surprise de même nature; c'est elle qui par avance légitime notre imaginaire intrusion, rue du Grand-Chêne, dans cette ample pièce toute baignée de la lumière presque intemporelle du nord, grise ou bleue, et qui fut durant une quarantaine d'années un des hauts-lieux de notre peinture. Combien de passants sur le Grand-Pont le savaient-ils qui levaient distraitement les yeux vers le vitrage en saillie au haut duquel s'allumait, le soir venu, une pâle petite lampe aveuglée par les néons de la publicité?

Franchissons donc le seuil de l'atelier, ce seuil qu'Auber-